

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre CLXI - CLXX]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

actuellement à Stockholm; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'A-
lembert, je ne fais si je vous verrai ou ne vous ver- 1777.
rai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous souhai-
ter toutes sortes de prospérités, un plus beau temps
que celui de cet été, une douce satisfaction inté-
rieure, et un peu de cette gaieté qui est le bonheur
de la vie.

Sur ce etc.

LET TRE CLXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 Septembre.

SIRE,

EN revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guères, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le rêve très-philosophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conseil qu'elle me donne avec Chaulieu; de *sem*er de fleurs le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne fera plus semée que

— de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme
 1777. les pièces de bled, qui se passeraient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le Comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; et je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, et j'avoue que je ne ferais pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paraît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, et s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plutôt qu'ils pourront, et je souhaite plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du Roi de Suède; je fais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à V. M. C'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore; c'est la seule idée flatteuse qui

me reste, et que j'aime au moins à nourrir, si ma frêle machine ne me permet pas de la réaliser.

1777.

Je viens à présent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne pensent pas comme V. M. rêve? Hélas! pour le malheur de la pauvre espèce humaine, ce rêve ne l'est pas assez, et tout ce qui en est l'objet n'est que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les sottises humaines, et en voyant avec quel agrément elles y sont persifflées, j'ai dit le vers de la comédie:

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

Je prendrai à cette occasion la liberté de faire une représentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philosophiques, qui va si lentement malgré vos efforts et sur-tout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une classe de philosophie spéculative, qui pourrait, étant dirigée par V. M., proposer pour sujets de ses prix des questions très-intéressantes et très-utiles; celle-ci par exemple, *s'il peut être utile de tromper le peuple?* Nous n'avons jamais osé à l'académie française proposer ce beau sujet, parce que les discours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raison, deux docteurs de Sorbonne pour censeurs, et qu'il n'est pas possible avec de pareilles gens d'écrire rien de raisonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni Sorbonne, et une question comme celle-là ferait bien digne d'être proposée par elle à tous les philosophes de l'Europe, qui se feraient un plaisir de la traiter. De pareils sujets vaudraient mieux, ce

1777. me semble, que la plupart de ceux qui ont été proposés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier sur-tout m'a paru bien étrange par son inintelligibilité; je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus, et je suis bien sûr que mon ami la Grange n'a pas été consulté. Il aurait certainement épargné à l'académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant que je ne doute pas du succès de ma demande. La société royale de médecine, établie à Paris, est composée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur et de plus instruit, connaissant les bontés dont V. M. m'honore, s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à V. M., et pour en obtenir les éclaircissements qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'Août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaise saison, et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de V. M.!

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CLXII.

D U R O I.

Le 5 Octobre.

JE suis persuadé que l'air de la campagne vous aura été salutaire, sur-tout le changement de lieu et la dissipation qui chasse les idées qui attristent, et donne à ce qui pense en nous la force de reprendre son assiette naturelle. Le Colonel Grimm a passé ici: je l'ai chargé d'un autre griffonnage plus sérieux que mon rêve, que je sou mets à la censure de la philosophie, qui seule est en droit de juger si les hommes raisonnent bien ou mal. Vous me trouverez peut-être un grand barbouilleur de papier. Vous vous en étonnerez moins, si vous voulez vous rappeler que ma méthode est de méditer par écrit pour me corriger moi-même. Je m'en trouve bien, parce qu'on peut oublier ses réflexions et qu'on retrouve ce qu'on a couché sur le papier.

Mon ami, de la bonne humeur, c'est le seul légitif qui fasse supporter le fardeau de la vie. Je ne dis pas qu'on soit toujours maître de se procurer cette disposition d'esprit; cependant en glissant sur la superficie des maux et en imitant Démocrite, on peut s'amuser de ce qui paraîtrait insipide à un misanthrope. Par exemple, Voltaire peut conserver toute sa bonne humeur, sans avoir vu le Comte de Falkenstein. Combien de sages ont mis au nombre de leur bonheur de n'avoir pas vu des souverains? La visite d'un Empereur peut flatter la vanité d'un homme

— ordinaire, Voltaire doit se mettre au-dessus de ces
1777. petiteffes.

Vous me parlez d'une question à proposer à l'académie. Hélas! nous avons perdu encore récemment le pauvre Lambert, un de nos meilleurs sujets. Je ne fais qui pourra traiter la question, s'il est permis de tromper les hommes? Je crois que Béguelin ferait le seul capable de traiter philosophiquement cette question. Je verrai comment cela pourra s'arranger. Si nous consultons la secte acataleptique, nous conviendrons que la plupart des vérités sont impénétrables pour la vue des hommes, que nous sommes comme dans un épais brouillard d'erreurs, qui nous dérobe à jamais la lumière. Comment donc un homme, excepté quelques vérités géométriques, peut-il être sûr, étant trompé lui même, de ne pas tromper ses pareils? Tout homme qui veut en imposer au public de propos délibéré, pour son intérêt ou pour quelque vue particulière, est sans doute coupable; mais n'est-il pas permis de tromper les hommes, lorsqu'on le fait pour leur bien? Par exemple, de déguiser une médecine à laquelle le malade répugne, pour la lui faire avaler, parce que c'est le seul moyen de le guérir? ou bien de diminuer la perte d'une grande bataille, pour ne pas décourager une nation entière? ou enfin de dissimuler un malheur ou un danger auquel un homme serait trop sensible, si on le lui annonçait crument, afin d'avoir le temps de l'y préparer? S'il s'agit de religion, il paraît par tout ce qui nous est parvenu de l'antiquité, que l'ambition s'en est servie pour s'élever. Mahomet et tant d'autres chefs de sectes attestent

cette

cette vérité. Ils ont été sans doute coupables; mais d'autre part considérez qu'il est peu d'hommes qui ne soient timides et crédules, et que si on ne leur avait annoncé une religion, eux-mêmes ils s'en seraient fait une. Voilà pourquoi on a vu et trouvé des cultes établis presque sur la surface de tout notre globe. Sitôt que ces religions ont pris racine, le peuple fanatique veut qu'on les respecte, et malheur à ceux qui voudraient l'en détromper, parce que très-peu d'hommes ont l'esprit assez juste pour raisonner conséquemment. Cela n'empêche pas que tout philosophe ne doive combattre le fanatisme, parce que ce délire produit des horreurs, des crimes et les actions les plus abominables. 1777.

J'en viens au remède que vous me demandez. Vous recevrez ci-joint toutes les explications que vous désirerez et même une petite dose de cette préparation; la chose est certaine, l'inventeur a opéré des cures merveilleuses, dont il y a des milliers de témoins. Il faudrait en faire prendre au parlement d'Angleterre, car il semble que quelque chien enragé l'a mordu. Ces gens se conduisent comme des insensés. Vous aurez sûrement la guerre avec ces gottdams; les colonies deviendront indépendantes et la France regagnera le Canada qu'on lui a enlevé. Je souhaiterais que cet oracle fut plus certain que ceux des Calchas.

Vous me laissez toujours ce qui était au fond de la boîte de Pandore, l'espérance de vous voir; mais vous savez le proverbe: *on désespère quand on espère toujours*. Si je ne puis vous voir dans ce monde-ci, je vous appointerai aux champs élysées, où vous ferez

entre Archimède, Cassini, Anaxagoras et Newton.
 1777. Cependant ne vous hâtez pas de faire ce voyage, je m'intéresse trop à votre conservation pour le désirer.
 Sur ce, etc.

L E T T R E C L X I I I.

D U R O I.

Le 26 octobre.

IL y a, mon cher d'Alembert, un proverbe qui souvent n'est que trop vrai: *un malheur ne vient jamais sans l'autre*; je serais fort embarrassé d'en donner une raison passable. Ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive souvent. Voilà madame Geoffrin attaquée de paralysie, qui selon toutes les apparences, après avoir languï jusqu'à l'hiver, sera emportée par un coup d'apoplexie foudroyant. J'en suis fâché pour vous, et pour les lettres qu'elle honorait. Mais, mon cher d'Alembert, vous savez apparemment qu'elle n'était pas immortelle. A bien prendre les choses, les morts ne sont pas à plaindre, mais bien leurs amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers, qu'on devrait plutôt se réjouir de l'instant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeans; on a le cœur déchiré de se voir séparé pour jamais de ceux qui méritaient notre estime par leur vertu, notre confiance par leur probité, et notre attachement par je ne fais quelle sympathie qui se rencontre quelquefois dans les

humeurs et dans la façon de penser. Je suis tout-à-fait de votre sentiment, qu'à notre âge il ne se forme plus de telles liaisons; il faut qu'elles soient contractées dans la jeunesse, fortifiées par l'habitude, et cimentées par une intégrité soutenue. Nous n'avons plus le temps de former de semblables liaisons; la jeunesse n'est point faite pour se prêter à notre façon de penser. Chaque âge a son éducation, il faut s'en tenir à ses contemporains, et quand ceux-là partent, il faut se préparer lestement à les suivre. J'avoue que les âmes sensibles sont sujettes à être bouleversées par les pertes de l'amitié; mais de combien de plaisirs indicibles ne jouissent-elles pas, qui seront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces âmes impassibles, (quoique je doute qu'il en existe de telles?) Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne consolent point. Si je pouvais ressusciter les morts, je le ferais. Vous savez que ce beau secret s'est perdu. Il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorsque je suis affligé, je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage. C'est un palliatif; mais pour les maladies de l'âme nous n'avons pas d'autre remède.

Je vous avais écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage; je me le suis reproché aujourd'hui en lisant votre lettre. Ma santé n'est pas trop raffermie encore. J'ai eu un abcès à l'oreille dont j'ai beaucoup souffert. La nature nous envoie des maladies et des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous sommes obligés de quitter; je l'entends à demi-mot et je me résigne à ses volontés.

1777. Vous me parlez, mon cher, de guerre et des avant-coureurs qui pronostiquent l'arrivée du Dieu Mars. Ce que j'en fais, c'est que les Portugais poussent à bout la patience espagnole, et qu'en conséquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des rois fera dans le cas de seconder ses alliés. Ce sera probablement sur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous savez que ma flotte manque de vaisseaux, de pilotes, d'amiraux et de matelots; probablement elle n'agira point. Et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle aurait lieu. Votre jeune roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins; s'il y a des puissances qui ont ce que les Italiens appellent la *rabbia d'ambitione*, il est à présumer qu'elle ne pervertira pas les bonnes et sages dispositions dans lesquelles se trouve votre jeune monarque: d'où je conclus qu'après s'être battus dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, lassés ou punis de leurs entreprises, feront la paix, sans que Bellone suivie de la Discorde, trouble le reste de l'univers. Souvenez-vous en lisant ceci que ce n'est ni de Delphes, ni de l'autre de Trophonius que part cet oracle, mais que ce sont des combinaisons humaines sur des contingens futurs sujets à l'erreur.

En attendant je me réjouis véritablement de vous voir ici; j'espère même que ce voyage vous fera salutaire, parce que tout l'est pour qui peut faire diversion à la douleur. J'en reviens toujours à l'ouvrage, que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu sa fille Tullie qu'il adorait, se jeta dans la composition: il nous dit qu'en commençant il fut

obligé de se faire violence, qu'ensuite il trouva du plaisir dans son travail, et qu'enfin il gagna assez sur lui-même pour paraître à Rome, sans que ses amis le trouvassent trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à suivre; si j'en savais un meilleur, je vous le proposerais. Nous sentons nos pertes par le prix que nous y mettons; le public, qui n'a rien perdu, n'en juge pas de même, et il condamne avec malignité ce qui devrait lui inspirer la plus tendre compassion. Toutes ces réflexions ne font pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher, vivez et que j'aye encore une fois le plaisir de vous voir et de vous entendre avant de mourir. Sur ce, etc.

L E T T R E C L X I V .

D U R O I .

Le 11 novembre.

J'AI chargé Catt de vous informer de tout ce qui est relatif au remède trouvé contre la rage. Il n'est pas besoin de permission pour entrer en correspondance avec notre académie; elle reçoit les lettres de quiconque lui en adresse, et y répond. Au reste je dois vous avertir que j'ai été surpris de voir imprimées des lettres que je vous ai écrites, et d'apprendre qu'il y en a d'autres qui courent manuscrites à Paris. Je ne fais si, comme quelques-uns

le soutiennent, il est sûr que Pythagore vécut du
 1777. temps de Numa ; toutefois il est certain qu'il ne
 nous est resté aucune lettre que Numa lui ait adressée.
 De même nous ne voyons pas que Platon, qui
 s'est trouvé à la cour de Denys, ait publié la correspondance
 où il était avec ce tyran. Aristote ne nous a transmis aucune
 des épîtres qu'Alexandre lui avait adressées. Les philosophes
 de nos jours se conduisent donc d'après d'autres principes
 que les anciens, ce qui doit obliger dans nos temps modernes
 les princes au silence. Sur ce, etc.

L E T T R E C L X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 novembre.

S I R E,

M. Grimm, à son arrivée à Paris, m'a remis le
 paquet dont V. M. l'avait chargé pour moi. J'ai lu
 avec avidité l'excellent écrit qu'il contenait, et je
 voulais en faire sur le champ mes très-humbles re-
 mercîmens à V. M. ; mais j'ai pensé qu'ayant eu
 l'honneur de lui écrire il y a peu de temps, ce
 serait l'importuner bien souvent de mes lettres, et
 qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes
 barbouillages ; j'ai mieux aimé employer ce temps à
 lire, à relire, et à faire lire à ceux qui en sont dignes
 un ouvrage si digne lui-même de V. M., si plein des

plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raison, d'esprit et d'élégance, et dont V. M. prouve combien les préceptes sont sages, par le soin et le succès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, Sire, et l'exemple que vous donnez aux autres souverains, sont encore supérieurs aux sages et utiles leçons qu'ils peuvent puiser dans vos écrits. Puissiez-vous donner encore long-temps l'exemple et le précepte!

J'ai eu le malheur de perdre, il y a un mois, madame Geoffrin, la seule véritable amie qui me restât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je passais toutes mes soirées, j'allais, pour adoucir ma peine, passer les matinées avec madame Geoffrin, dont l'amitié était ma ressource. Je ne fais plus que faire à présent de mes soirées ni de mes matinées, et tout ce qui les occupe n'est que du remplissage. Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi, et je crains d'abuser de ses bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de proposer à V. M. la question importante, *s'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'était pas précisément qu'elle ordonnât à son académie de traiter ce sujet, mais qu'elle le fit proposer par la classe métaphysique pour sujet du prix; ce qui ne sera possible que pour le sujet prochain, puisqu'il en a déjà un de proposé, sur lequel malheureusement on ne peut revenir. Puisque V. M. veut bien entrer avec moi dans quelque détail sur cette grande question, je penserais, Sire, sauf votre meilleur avis, qu'il faut distinguer les erreurs transitoires et passagères des erreurs permanentes; il est hors de doute qu'on peut et qu'on

— doit peut-être se permettre de laisser au peuple une
1777. erreur passagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; et V. M. en apporte des exemples incontestables. Les erreurs permanentes feraient plus de difficulté, et je ne fais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderait de grandes discussions, et c'est pour cela que je désirerais de voir cette question proposée à tous les philosophes de l'Europe par le plus philosophe des souverains.

V. M. a bien raison de dire que le parlement anglais ne l'est guère, et que sa conduite est celle d'une troupe d'insensés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéressantes de la fin de cette campagne, qui, heureusement pour les ennemis de l'Angleterre, et malheureusement pour l'humanité, ne fera pas vraisemblablement la dernière. L'ouverture du parlement est un moment intéressant, et nous verrons si l'Angleterre consentira à achever de se ruiner pour achever de dévaster et de dépeupler ses colonies.

Le Sr. Tassart, sculpteur, qui vient de m'écrire, me paraît plein de zèle pour le service de V. M., et de désir de mériter de plus en plus ses bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête et habile artiste, qui mérite un fort heureux par ses talens et par son caractère.

J'ai une proposition à faire à V. M., qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ouvrage intitulé *la philosophie de la nature*, dont l'auteur M. Delisle, a été si indignement traité par les

inquisiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à son égard ; mais ce malheureux procès a détruit sa fortune ; il aurait besoin , pour échapper au malheur qui le menace , de s'attacher à un protecteur philosophe , et il désirerait ardemment que V. M. voulût bien être ce protecteur. C'est un homme de trente ans , d'une figure noble et distinguée , d'une grande douceur de caractère , d'une grande honnêteté de principes et de mœurs , qui a beaucoup de connaissances , comme son ouvrage le prouve , que V. M. aimerait , si je ne me trompe , qui aurait pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement , qui par l'agrément et l'aménité de sa conversation , pourrait lui être de quelque ressource dans ses momens de relâche. Si V. M. consentait à se l'attacher , et qu'elle voulût me dire à quelles conditions , je ne doute point qu'il ne les acceptât , pourvu que ces conditions , comme je n'en doute pas , fussent telles qu'il pût espérer un fort heureux pour le reste de ses jours. M. de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à V. M. la même demande , et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le plus respectueux dévouement etc.

1777.

LETTRE CLXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 novembre.

SIRE,

— JE dois à V. M. de nouveaux remerciemens des
1777. ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer
la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de
lui faire.

Mais, Sire, un plus pressant intérêt m'occupe en
ce moment, et ne me permet pas de différer la réponse
à l'affligeante lettre que je viens de recevoir
de V. M.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques-unes des
lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et
que d'autres courent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je
fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à V. M.,
dont les bontés me sont si connues. Elle eut la
bonté de me répondre par deux lettres, si pleines
de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus
soulager ma douleur, en faisant part de ces lettres à
mes amis. Cette lecture produisit en eux, je n'exagère
point, Sire, la plus tendre vénération pour V. M.,
et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes.
Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de
produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes

sentimens dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. —
Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à ^{1777.}
deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y
avait dans ces lettres de plus intéressant, de plus
moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire
chérir et respecter l'auguste auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal
sans ma participation; et à vous dire le vrai, Sire,
je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils
ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis
coupable, c'est d'avoir donné à V. M., s'il est pos-
sible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je
ne puis croire qu'une telle faute me rende crimi-
nel à ses yeux. L'intention doit au moins faire
excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a
fait l'honneur de m'écrire, je puis l'affurer que je
n'en ai donné de copie à qui que ce soit au monde,
ni en entier ni par extrait; que je ne les ai même
lues qu'à un très-petit nombre de sages, à qui tout
ce qui vient de V. M. est cher et précieux; je n'ai
point oui dire qu'il en coure à Paris des copies
manuscrites, et s'il en courait, j'ose affurer, Sire,
que ce serait des copies factices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé
de prétendues lettres que V. M. m'avait, dit-on,
adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti
public à ces faussaires, et à la fin je m'en suis lassé,
en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les
regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public
quelques phrases tronquées et infidelles de ces

— lettres ; c'est ce que j'ignore ; mais V. M. peut se
 1777. rappeler qu'à l'occasion de quelques phrases qu'on fit
 courir ainsi il y a quelques années , elle soupçonna
 qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à
 Paris ouvrent , comme l'on fait , toutes les lettres
 aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander ,
 et si le fait dont elle se plaint est vrai , il se pourrait
 qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé , Sire , que s'il a couru ,
 par ma faute ou par mon zèle , quelques extraits
 des lettres de V. M. , ce ne sont que des extraits
 qui ne peuvent blesser personne , et dont l'effet
 unique a été de faire chérir et respecter V. M. , par
 ceux qui ne connaissaient en elle que le Roi , et
 qui ne connaissaient pas l'homme et le sage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du
 tyran Denys ; elles ne ressemblaient pas à celles
 du philosophe Frédéric. Aristote nous a transmis
 une lettre de Philippe , père d'Alexandre ; et cette
 lettre honore plus la mémoire de Philippe que
 toutes ses victoires sur les Athéniens.

Telle est , Sire , je vous le répète , l'exacte et
 pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher V. M. ,
 et me rendre ses bontés , que je ne mérite pas d'avoir
 perdues ! Dans la triste situation où je suis , dans
 la douleur des pertes que j'ai faites , et qui n'est
 point affaiblie , il ne me manquerait plus que ce
 malheur. Je n'aurais pas , Sire , le courage d'y
 survivre ; et vous n'aurez pas celui d'aggraver si
 profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation , et la
 vénération la plus tendre etc.

L E T T R E C L X V I I .

D U R O I .

Le 20 décembre.

JE me contente d'accuser la réception de votre lettre, et comme la mienne pourrait courir dans tout Paris, je me borne à vous répondre au sujet du sieur Delisle dont vous me parlez, qu'il n'y a point de place ici qui puisse lui convenir, et je crois que le meilleur parti qui lui reste à prendre est d'aller en Hollande, où le métier de folliculaire nourrit bien des gens de son espèce.

Sur ce etc.

L E T T R E C L X V I I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris ce 30 janvier.

S I R E ,

VOTRE MAJESTE persiste à me croire coupable malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre encore quelques mots pour ma justification. Jamais, Sire, non, jamais je n'ai souffert qu'on prit de copies dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions si philosophiques par lesquelles elle a bien voulu chercher à soulager ma douleur

1778. après la perte que j'avais faite ; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philosophe affligé , et le plus propre à augmenter , comme elles ont fait , le nombre des admirateurs de V. M. ; ce motif de ma part est si honnête , et le succès y a si généralement répondu , que malgré le mécontentement de V. M. , il m'est impossible de m'en repentir ; sans compter que je me suis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il est question , et qu'assurément je ne les aurais pas données à l'imprimeur sans la permission de V. M. Sur toutes les autres choses , Sire , que peuvent renfermer vos lettres , j'ai été du plus grand scrupule , je n'ai permis à personne d'en copier une seule ligne , et je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de personnes , qu'en supprimant tout ce qui pouvait le moins du monde compromettre V. M. Voilà , Siré , quelle a été ma conduite. Mais V. M. fait que toutes les lettres , et à plus forte raison les siennes , sont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin jusqu'à Paris ; elle s'en est même plainte dans plusieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire , parce que les ouvreurs de lettres avaient en effet abusé de cette licence , et rapporté , même sans exactitude , ce que ces lettres contenaient. Ce n'est pas ma faute , Sire , si cet exécrationnel abus existe dans presque toute l'Europe , et je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce soit de m'accuser à cet égard , et de prouver son accusation.

J'espère donc , Sire , que V. M. voudra bien me croire , et rendre plus de justice à mes sentimens , à mon honnêteté et à ma discrétion.

Je vous dois, Sire, des remerciemens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manuscrit de Froissart qui est à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, et telle qu'il le fallait pour les vues du nouvel éditeur. 1778.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite sur la mort de la pauvre Madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle savait par elle-même que j'étais capable d'aimer. C'était la seule amie qui me restât après celle que j'avais perdue. Me voilà seul dans l'univers, et plus à plaindre que V. M. ne peut croire; je n'ai pas besoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V. M. et de lui avoir déplu sans le mériter. Elle continuera, j'ose le croire, à me consoler par ses lettres, et ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le discours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie française en recevant le successeur de Gresset. Le public, Sire, a accueilli ce discours avec la plus grande indulgence, et lorsque je l'ai prononcé, et depuis même qu'il est imprimé. Mais je ne ferai, Sire, pleinement satisfait de mon succès que dans le cas où V. M. voudrait bien honorer cette bagatelle de son suffrage. J'ai tâché d'y caractériser, le mieux qu'il m'a été possible, les ouvrages et la personne de Gresset; et les poètes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontents.

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proscrit comme moi, et pour un prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'ose presque plus parler à V. M.

— des affaires publiques, je me permets néanmoins de
 1778. faire des vœux pour qu'elle ne se trouve pas engagée
 dans une guerre qui nuirait à son repos en augmen-
 tant sa gloire, parce qu'elle n'a plus besoin de gloire,
 et qu'elle a besoin de santé et de repos.

Je suis avec le plus profond respect et la plus
 tendre confiance en vos bontés, etc.

L E T T R E C L X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 mars.

S I R E ,

JE voulais d'abord commencer cette lettre par dire
 encore un mot à V. M. de mon affliction et de mon
 innocence. Mais, Sire, les petits intérêts doivent
 céder aux grands, et mon cœur m'entraîne à vous
 parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez
 en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous
 déclarant le protecteur de l'Allemagne, et le défen-
 seur des princes qui la composent. J'ignore, Sire, et
 je ne cherche point à pénétrer, quelle sera la suite
 de ce procédé aussi noble que généreux, qui va faire
 une époque bien respectable dans la vie déjà si
 glorieuse de V. M. Je fais seulement des vœux pour
 votre santé, votre conservation et votre bonheur,
 et pour l'heureux succès de l'exemple, si digne de
 vous, que vous donnez en ce moment aux autres
 souverains.

Je

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde ; je ne fais s'il a couru réellement dans Paris et dans Versailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait su mauvais gré ; mais si ces copies ne sont pas fautives et infidelles, comme cela est arrivé plusieurs fois, il est bien sûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonspection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvait le regarder, dans la crainte qu'il n'en fit usage, et ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il est ici, par le même motif. Il est en ce moment à Paris, bien fêté, et bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui est encore un ouvrage étonnant pour son âge.

V. M. est en ce moment si occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuser de ses momens. Je me permettrai seulement d'ajouter un mot sur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au sujet de ma lettre sur madame Geoffrin, que si *je n'avais plus ni matin ni soir, j'avais encore le midi et l'après-midi qui peuvent me servir de consolation*. Hélas ! Sire, (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaisanter sur mon état,) ces deux parties de la journée sont encore plus tristes pour moi que les autres. Mon malheureux estomac m'oblige de les passer seul, et ce n'est que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adoucissent ma peine sans la faire cesser. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les consolations, en me rendant vos bontés, que j'ose dire n'avoir point mérité de perdre, et dont je sens le prix plus que jamais.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE CLXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 mars.

SIRE,

1778. **V**OTRE MAJESTÉ m'a tellement accoutumée depuis long-temps aux marques de sa bienveillance, que j'ose prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un sujet qui en est vraiment digne, et à qui elle les accordera pour lui-même, dès qu'elle l'aura connu. M. le vicomte d'Houdetot, ancien colonel et lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M. est un jeune militaire d'une naissance distinguée, plein d'honneur, de courage et d'amour pour son métier, qui voyage pour s'en instruire, et qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un si louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'instituteur, le chef et le modèle. A ces titres, pour mériter vos bontés, M. le vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour toucher le cœur sensible de V. M., c'est d'appartenir à une mère vraiment respectable, pleine d'esprit, d'ame et de vertu, et digne, j'ose le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la personne de son fils, par les sentimens d'admiration et de respect dont elle est pénétrée pour V. M.; sentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été souvent le témoin, et qu'elle n'a cessé d'inspirer à ce même fils. J'ose donc, Sire, supplier V. M. avec la plus vive

instance de vouloir bien permettre à M. le vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir et de l'entendre quelques momens, et sur-tout d'être témoin sous ses auspices, de ces admirables manœuvres qui font l'étonnement de l'Europe, et qui sont un objet si intéressant pour un jeune officier avide de s'instruire. M. le vicomte d'Houdetot conservera, Sire, un souvenir éternel de la grâce signalée que V. M. aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permission. Mais ce qu'il n'oubliera sur-tout jamais, ce sera, Sire, le bonheur dont il aura joui, et qui est en ce moment si désiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de si glorieuses; dans ce moment si remarquable, où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenseur de l'Allemagne, et de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Gustave-Adolphe, à qui V. M. succède, et dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force et de dignité que V. M. vient de publier sur la situation présente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit si digne de vous; mais nous désirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., et dans ce qu'elle fait, et dans ce qu'elle écrit.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens d'admiration et de reconnaissance que je conserverai jusqu'au tombeau, etc.